7e Année. — N° 23 5 Décembre 1901.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Adhérent à l'« Union Espiritista Kardeciana Española »

RÉDACTEUR EN CHEF : **A. LAURENT DE FAGET** | SECRÉTAIRE : **GABRIEL DOLBAU**

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Pour éviter tout retard, les lettres, demandes de renseignements, de volumes, de brochures, etc., doivent être adressées : à l'ADMINISTRATION du « Progrès Spirite », 24, rue du Niger, 3e étage (Avenue de St-Mandé), à Paris, 12e.

Caisse de secours du « Progrès Spirite »

Nous avons reçu de :

« Un lecteur du *Progrès spirite*, à Marseille ».	2 fr.	»
Le groupe Lévesque, de Pertuis.	5	»
Mme Louise Poulain, à Paris.	5	»
Total fr.	12	»

Souscription en faveur de M. B. Martin

« Un anonyme » de Linas. . .	5 fr.	»
Un abonné du « Progrès spirite » à Fresnes.	1	»
Le groupe Lévesque, de Pertuis.	5	»
Mme Desbois, de Montargis. . .	5	»
Mme Louise Poulain, à Paris . .	5	»
M. Adolphe Boyer, à Paris. . .	5	»
Une abonnée d'Arcis-sur-Aube. .	5	»
Un spirite italien	4	»
Groupe « L'Espérance du Comtat » à Carpentras.	10	»
	45 fr.	»
Listes précédentes	88	20
Total à ce jour	133	20

UN ESPRIT EN MARCHE

II

Le Problème du Mal et la Loi de la Souffrance.

Notre sœur en croyance, madame Cankrien, entr'autres observations, opinions et confidences, se préoccupe du problème du mal, touche à la loi de la souffrance.

« Depuis jeudi, nous dit-elle, j'hospitalise un pauvre toutou ramassé blessé dans mon voisinage ; le grouillement immonde que le vétérinaire mit au jour en nettoyant les plaies, l'effroyable pullulement que je n'aurais jamais imaginé chez un être vivant, me replongèrent dans une série de réflexions déplaisantes :

« 1° Pourquoi l'animal, qui n'a rien fait, souffre-t-il puisqu'il n'a pas à expier? — Les théosophes (certains) attribuent les souffrances à l'irradiation de la méchanceté humaine, ce qui ne me paraît pas plus fort que de les attribuer au péché originel.

« 2° Pourquoi semble-t-il que Celui qui est au-dessus de nous accumule pour ainsi dire les souffrances sur l'être déjà frappé ?

« Evidemment, ce malheureux chien, laissé pour mort, aura été couvert de mouches, d'où cette éclosion qui le suppliciait plus que ses blessures. C'est incompréhensible ; si l'animal n'a pas péché, pourquoi tant de souffrances » ?

*
* *

Nous voilà donc en présence du plus grave des problèmes moraux. Pourquoi la souffrance a-t-elle été imposée aux hommes de la Terre et aux autres êtres qui y vivent avec eux? Pourquoi ce terrible laminoir où, tous, nous laissons quelque chose de nos illusions et de nos rêves, mais où, en revanche, nous nous dépouillons de nos matérialités les plus grossières pour permettre à l'Esprit de dominer le corps de plus haut? La souffrance est parfois horrible : comment Dieu la veut-il pour nous ? Les matérialistes et les athées s'appuient sur le mal moral

qui est dans l'homme, sur la souffrance qui en découle, pour nier la sagesse et la bonté du Créateur, et, par suite, l'existence même de Dieu.

Le Spiritisme donne-t-il une explication satisfaisante de la cruauté du sort pour quelques-uns d'entre nous ?

Allan Kardec, à la page 272 du *Livre des Esprits*, dit simplement :

« Il faut que l'Esprit acquière de l'expérience, et pour cela il faut qu'il connaisse le bien et le mal ».

Puis, il nous parle de la loi de nos épreuves ou de nos expiations, nécessaire à notre avancement moral.

Mais l'animal qui, lui, n'a point encore la raison, pourquoi souffre-t-il ? Il n'a point fait le mal, dit-on, puisqu'il est incapable de discerner le bien du mal et qu'il n'obéit qu'à des instincts. Comment donc aurait-il à expier des fautes qu'il n'a point commises ? Cependant, il souffre, et des âmes justes et sensibles, comme celle de Madame Cankrien, tressaillent et sont prêtes à s'indigner devant les souffrances de ces « frères cadets » de l'homme, qui semblent n'avoir rien fait pour mériter les duretés parfois impitoyables du sort à leur égard...

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que la souffrance est la dure loi de notre planète arriérée, que nous nous l'imposions à nous-mêmes par nos actes mauvais ou qu'elle nous vienne des autres hommes. Du reste, la souffrance est si bien la loi de notre globe que nous ne pouvons faire un pas sans nous exposer à quelqu'un de ces accidents naturels qui ne sont la faute de personne et peuvent frapper tout le monde indistinctement.

Ce que nous pouvons affirmer encore, c'est que, par la souffrance, l'homme s'épure et grandit, et que celui qui n'a point souffert est comme un bloc de marbre que n'a pas encore fouillé le ciseau du sculpteur, et qui ne présente qu'une masse insignifiante, au lieu des traits agréables, des contours délicats qui lui seront donnés plus tard.

Oui, la souffrance est nécessaire à la constitution graduelle de notre personnalité morale. Elle est l'aiguillon de nos progrès. Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi le revers de la médaille où nous frappons l'image auguste du progrès, porte-t-elle les traits amers de la souffrance ? C'est le secret de Dieu.

Nos larmes fécondent notre être moral, elles le lavent, elles le purifient. Souffrir, c'est s'élever. La souffrance bien supportée est le gage le plus certain de notre élévation morale.

Mais la souffrance est-elle toujours une expiation ?

La loi de l'expiation existe, certes ! on pourrait dire qu'elle est de droit absolu. Qui a fait le mal doit rencontrer la souffrance, en cette vie ou en d'autres. Le contraire serait la négation de la justice éternelle.

Mais toutes nos épreuves sont-elles des expiations ? Voilà, à notre avis, ce qu'il serait dangereux et peut-être souverainement injuste d'affirmer. Allan Kardec, d'ailleurs, est loin de le prétendre. Il considère la souffrance, parfois comme une expiation, toujours comme un moyen de hâter notre avancement. Et nous nous rangeons d'autant mieux à ce dernier avis que nous voyons ici-bas — presque généralement — les êtres les plus nobles, les plus délicats, les consciences les plus pures, en butte au dénigrement, à la haine, à la jalousie, ce qui n'arrive pas aux natures inférieures. Puis, les natures élevées, dont l'Esprit domine jusqu'à un certain point la matière, ne sont pas exemptes pour cela des maux corporels, et nous croyons même que l'affinement de leur esprit les rend plus aptes encore à souffrir les maux matériels comme les maux moraux.

Et parce que ces âmes ont le plus à souffrir, dans un monde comme le nôtre où le mal est dans l'air, où les vices gouvernent la plupart des hommes, serait-ce à dire qu'elles ont le plus à expier ? Allons donc ! Jeanne d'Arc avait-elle à expier ? Jésus avait-il à expier ? Et Socrate ? Et Jean Huss ? Et tous les grands martyrs de l'histoire religieuse de tous les peuples ? Ne sont-ce pas eux pourtant qui ont le plus souffert dans leur âme et dans leur corps ?...

Donc la souffrance, qui nous atteint tous plus ou moins, n'est pas nécessairement une expiation. A moins d'admettre ce mot de Léon Denis, jailli de ses lèvres dans une discussion amicale que nous eûmes un jour à ce sujet : « Nous ne payons nos dettes que quand nous sommes assez riches pour pouvoir le faire » ! Ce qui indiquerait que l'homme n'expie vraiment que quand il s'est développé moralement et intellectuellement au point de souffrir davantage des maux qui l'affligent. Cette théorie ne nous paraît cependant pas être absolument vraie, parce qu'il n'y a pas que les natures élevées qui souffrent. Tout le monde, répétons-le, souffre plus ou moins ici-bas. Or, tout le monde n'a pas à expier. Il est des souffrances qui nous sont imposées pour compléter notre acquis moral, pour enrichir notre âme par

la résignation, la foi persistante au milieu des épreuves, la soumission à la volonté de Dieu. Ce sont là les bonnes souffrances, celles qui ne dérivent ni de notre orgueil froissé, ni de notre égoïsme inassouvi. Elles sont des grains d'encens tombés brûlants au fond de notre âme, brûlures salutaires qui la purifient et la parfument.

Pour les natures grossières, la souffrance morale n'existe, il faut le reconnaître, que relativement. Mais les souffrances physiques les accablent parfois. Seraient-elles déjà des expiations ? Mais alors (nous y revenons), comment expliquer l'expiation chez l'animal « s'il n'a point péché », ainsi que le fait judicieusement observer madame Cankrien?

*
* *

— Non, l'animal n'a point « péché », au sens humain de ce mot. Mais est-on sûr que l'animal n'a aucune part de responsabilité dans les actes qu'il accomplit ? Est-on sûr que lorsqu'un chien, par exemple, mord la main qui le caresse, — ce qui arrive quelquefois — il ne se rende nul compte de la vivacité... blâmable de son procédé ? Il s'en rend parfaitement compte, au contraire, mais, pas plus que l'homme, il ne domine alors ses mauvais penchants.

Donc, la souffrance peut jusqu'à un certain point, frapper l'animal comme une expiation, mais, à notre avis, il ne faut pas abuser de ce mot, et se représenter sans cesse la Justice Divine punissant hommes et bêtes.

Il faut voir la souffrance en général comme une loi nécessaire à notre monde encore inférieur. Au point de vue physique, nous ne pouvons y échapper, car elle est une des conditions de la vie ici-bas. Toute existence matérielle vouée à la mort est, par cela même, vouée à la souffrance. Au point de vue moral, la souffrance nous épure, nous élève ; elle est la coadjutrice de la Destinée dans son action coercitive sur les âmes.

Et n'allez pas croire que les animaux échappent absolument à cette dernière loi, que la souffrance morale leur est absolument inconnue. Il en est qui ont le cœur très développé, et dont la vive affection pour leurs maîtres n'est pas niable. On a vu des chiens mourir de douleur sur la tombe d'un maître aimé. Donc, l'animal peut s'élever aussi par la souffrance. Qui aime peut souffrir moralement.

Ah ! je le sais bien, cette loi de la souffrance vous choque, vous dont l'esprit perçoit déjà les beautés et les douceurs des mondes spirituels, où l'âme heureuse rayonne dans la vertu. Vous vous indignez des maux si cruels qui affligent parfois certains êtres. Vous rêvez d'un monde meilleur, où l'atmosphère sera toujours douce, les champs toujours fleuris, les conditions de la vie toujours heureuses. C'est l'avenir que Dieu nous réserve quand nous aurons vidé jusqu'à la lie la coupe de l'expérience, parfois remplie d'une liqueur si amère.

Mais, en attendant, sachons souffrir et ne nous lassons pas d'espérer.

La Raison doit nous dire que nous habitons une planète inférieure où la brutalité des éléments est en rapport avec la brutalité des hommes, où les conditions pénibles de la vie coïncident avec l'état arriéré de nos âmes. Tant que nous serons matière grossière, matière périssable, nous serons soumis à la souffrance, physique et morale. Nos souffrances ne finiront que quand nous nous serons définitivement affranchis de tout lien matériel grossier. Tout ce qui nous entoure est matériel comme nous et limite notre essor. L'esprit entrant dans la matière est soumis par cela même à la souffrance, et nous n'échapperons pas à cette loi, même à l'état d'Esprits désincarnés, si nous n'avons pas su nous dégager assez de la tentation des besoins matériels, des appétits grossiers d'ici-bas.

Les animaux souffrent comme les hommes, quoiqu'à un degré moindre, généralement. Ils souffrent physiquement et moralement. Nous avons vu mourir, autour de nous, beaucoup de ces êtres qui côtoient notre vie et ont une part légitime dans notre affection : chiens, chats, chèvres, poules, cobayes, lapins et pigeons. Il nous a toujours semblé, sauf quelques exceptions, que leurs souffrances physiques et morales étaient moins vives que les nôtres, qu'ils souffraient avec moins de plaintes, que la mort les cueillait plus rapidement que les hommes.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'ils souffrent. On ne peut s'expliquer leurs souffrances que par le développement intellectuel et moral qui doit en résulter pour eux. Quoiqu'on en dise, le progrès existe pour l'animal comme pour l'homme. Et le progrès est stimulé par la souffrance. Donc, l'animal qui souffre évolue, comme l'homme lui-même.

Il n'est pas nécessaire qu'il expie.

Un jour, bêtes et gens, nous vivrons sans souffrances, dans un monde meilleur que la Terre. Et la bête, d'ailleurs, continuant son évolution, arrivera tôt ou tard à l'état d'homme, car la chaîne qui relie les êtres n'a point de solution de continuité ; elle va de l'atome au soleil, du ciron à l'homme, de l'homme à Dieu. Parvenu à l'état humain, l'animal ne sera peut-être pas beaucoup

plus grand par le cœur — puisqu'il est entendu que, sous ce rapport, l'homme vaut souvent moins que la bête — mais son esprit se sera élargi, multiplié, enrichi, pour continuer dans l'espèce humaine son ascension glorieuse, et trouver un jour, au sommet de la spiritualité, la fin de toutes les souffrances, l'accès à tous les bonheurs, par la réalisation de toutes les perfections.

A. Laurent de Faget

CAUSES INCONNUES

La lecture très intéressante du livre « L'inconnu », par Camille Flammarion, m'a suggéré l'idée de rapporter divers faits psychiques, qui m'ont été racontés il y a déjà longtemps par des personnes absolument sérieuses et dignes d'être crues.

Si jusqu'alors je n'ai pas livré ces phénomènes à la publicité, j'avoue que c'est un peu par timidité et beaucoup par la sotte crainte de les voir tourner en ridicule par les masses, d'autant plus féroces qu'elles ignorent et se laissent trop souvent guider par des soi-disant esprits forts, c'est-à-dire des faux savants dont la principale érudition consiste à nier avec un stupide entêtement ce qu'ils ne comprennent pas et ne veulent pas se donner la peine d'étudier.

Ils sont nombreux, immensément nombreux, ceux qui comme moi ont hésité à rendre compte des faits psychiques parvenus à leur connaissance. Si tous avaient répondu à la demande d'enquête de Monsieur Flammarion, des centaines de volumes n'auraient pas suffi pour en donner des résumés succincts, car il y a peu d'individus n'ayant pas été témoins par eux-mêmes ou n'ayant pas entendu raconter par leur entourage des phénomènes inexpliqués.

Une des qualités du Spiritisme est de donner à ses adeptes le courage de raconter ce qu'ils savent sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on : c'est ce que je fais en ce moment.

Agapes Fantomes.

A l'âge de quinze ans j'habitais la campagne. Un de nos voisins, âgé d'une soixantaine d'années, gaillard solide et courageux, réputé pour sa droiture et sa sincérité, raconta plusieurs fois en ma présence et sans la moindre variation le fait suivant :

Un soir entre onze heures et minuit, en revenant de chez des voisins où il était allé passer la veillée, il entendit des bruits de voix et de rire dans sa grange près de la porte de laquelle il passait. Il s'approcha de cette porte fermée à l'intérieur et vit de la lumière par les interstices.

Extrêmement surpris, ne sachant que penser à ce sujet et craignant le feu dans cet endroit rempli de fourrages, il s'empressa de rentrer chez lui pour se rendre à la dite grange afin d'en chasser les intrus, assez nombreux à en juger par la conversation bruyante.

S'étant muni d'un solide gourdin pour mettre au besoin les récalcitrants à la raison, il monta les escaliers à tâtons, ouvrit doucement la porte et resta abasourdi en apercevant une société de plus de trente personnes assises autour de tables chargées de victuailles, de vin et de lumières.

Comme il n'avait pas froid aux yeux et n'était pas homme à permettre l'envahissement de son domicile malgré lui, il se remit promptement de sa surprise. Alors d'un ton furieux il commença à apostropher cette société. Mais au premier mot qu'il prononça, personnes, tables, lumières, tout disparut aussi promptement que l'éclair.

Resté seul dans l'obscurité, il descendit dans son logement chercher une lumière et revint ensuite, mais il ne trouva aucune trace de quoi que ce soit d'anormal : depuis, il raconta souvent cette apparition en en cherchant l'explication sans pouvoir la trouver.

Ce fait, qui s'était produit dans un département de l'extrême frontière Est, avait à peu près disparu de ma mémoire, quand, seize ans plus tard, dans un autre département éloigné, le grand-père de ma femme, un colosse de près de deux mètres de taille, d'une force herculéenne, n'ayant peur de rien, me raconta un fait à peu près analogue dont il avait été témoin.

Voici son récit :

Un soir vers onze heures, au moment de me coucher je m'aperçus que ma tabatière était vide. Comme je suis un grand priseur surtout la nuit lorsque je ne dors pas, je résolus malgré l'heure avancée d'aller chercher du tabac au bureau du village situé à un kilomètre du hameau où j'habitais. On était en automne. La nuit était claire, douce, c'était donc pour moi une petite promenade agréable, et comme la buraliste ne se couchait jamais avant minuit, je savais la trouver encore levée. En effet j'arrivai au moment où elle allait fermer sa porte, et, ma provision faite, je m'en revenais tranquillement au petit pas de promenade.

Arrivé à trois cents pas environ de ma demeure, je vis tout à coup, sous un noyer bordant le sentier que je suivais et à une centaine de pas de moi tout au plus, une quantité de lumières et au moins une qua-

rantaine de personnes assises autour de tables chargées de victuailles.

Surpris, car en passant un moment auparavant je n'avais rien vu, je m'arrêtai, me disposant à interpeller les banqueteurs nocturnes, lorsqu'après une minute de réflexion, il me vint à l'idée de faire un détour pour rentrer et de ne rien leur dire.

Ce détour m'éloignait de deux cents mètres environ. Quand j'arrivai près de la porte de mon habitation toute lumière et tout bruit avaient disparu.

Je m'avançai alors jusqu'à l'endroit où je les avais vus, mais j'eus beau chercher, je n'y trouvai ni traces de pas ni reliefs de repas.

Ce n'est pas une hallucination, je n'en ai jamais eu; ce n'est pas non plus un effet de la peur, car je ne suis pas peureux et ne fus pas effrayé du tout : qu'est-ce ? je l'ignore.

(*à suivre*) JEAN ERIAM.

« RECUERDOS »

(*Souvenirs*).

Sous ce titre, notre excellent ami et F. E. C., Jacinto Esteva Marata, délégué espagnol au Congrès de 1900, dont la parole ardente et convaincue suscita l'enthousiasme général, vient de publier dans son journal : *Luz y Union*, le récit de son voyage en France à cette époque. Nous avons fait traduire et reproduisons ci-après quelques extraits de ces « souvenirs » si vivants, si touchants parfois, qui peignent si bien le caractère espagnol et relatent des impressions tristes ou heureuses, toujours profondément ressenties :

« Il me semble que c'était hier, et, pourtant, un an s'est écoulé depuis !

« Un an ! Que d'évènements se sont produits dans ce laps de temps, dont mon esprit n'a gardé qu'un vague souvenir !

« Il me semble encore sentir la pression de mes jeunes enfants au moment de mon départ ; leurs caresses sont encore gravées dans ma mémoire.

« — Rapporte-nous quelque chose de Paris, papa !

« — Souviens-toi de moi mon cher époux !

« Ensuite, la gare, les adieux des amis, les embrassades et baisers, les paroles qui vous réconfortent et encouragent : tout s'anime et reprend corps, et, sans le vouloir, je ressens les mêmes sensations qu'alors ; les larmes brûlent mes joues comme ce jour-là ; j'entends encore le sifflement de la locomotive, je vois encore les mouchoirs s'agiter et je ressens encore, à la fin, la même lassitude qui me fit choir sur mon siège, le cœur palpitant et les yeux voilés par les dernières larmes.

« Je revois la mer, et, avec elle, se présentent en foule les mêmes pensées que forgea alors mon esprit, et je ressens ensuite la même tristesse, le même découragement, une immense nostalgie du foyer...

« Et je sens encore la trépidation du train en marche, et vois ensuite Gérone, les amis qui nous y attendent ; je ferme les yeux et je retrouve le panorama de la ville immortelle, qui se détache splendide et vigoureux ; dans le fond, j'aperçois la gare, qui commence à prendre une forme ; le quai est plein de voyageurs, et voilà, enfin, les amis de notre âme qui nous attendent, les bras ouverts, le sourire aux lèvres, avec des regards reflétant leur sympathie.

« Puis une fois de plus, le sifflement de la locomotive... et, de nouveau, une fois en route, la nostalgie s'empare de moi.

« Les paysages et stations défilent, je veux les regarder et ne le puis ; les yeux du corps regardent ce qu'il y a devant eux, mais ceux de l'âme... ceux-là regardent en arrière !

« Nous arrivâmes à Port-Bon ; les Pyrénées se dressaient en face de nous sur leurs assises gigantesques ; d'un côté la mer, de l'autre des montagnes et des montagnes encore...

« Le train se remit en marche, nous traversâmes le tunnel, et, lorsque le jour reparut, nous étions en France.

« Mes pensées suivirent alors un autre cours; tout ce que ma vue embrassait semblait me parler un langage que je comprenais ; tout paraissait me dire : « Souviens-toi de ton devoir ! »

« Oui, oui, je veux m'en souvenir ; je veux lui donner toutes mes pensées, lui consacrer toute mon énergie...

« Un souvenir, me dis-je, doit surtout occuper mon esprit en ce moment : c'est celui d'un petit vieillard à la barbe blanche, avec lequel je veux causer un peu :

« — Il y a dix ans, ami, que tu fis ce même voyage avec une mission pareille à celle d'aujourd'hui. Que pensas-tu en entrant sur le territoire français ?

« — *Je pensai que j'allais défendre l'idée de l'existence de Dieu.*

« — Que ressentis-tu en contemplant les panoramas magnifiques qui se déroulent aux environs de La Nouvelle ?

« — *Je ressentis une impatience fébrile*

d'aller défendre l'existence de Dieu !

« Je me tus, m'abandonnant à une foule de réflexions que ces réponses me suggéraient, et l'image vénérable de Miguel Vives descendit au fond de mon cœur, entraînant avec elle tous les autres souvenirs.

« *Défendre l'existence de Dieu!*

« Les conversations de mes compagnons de voyage, celles des personnes discutant sur les quais, le sifflement de la locomotive au départ du train, les fleurs au bord du chemin, le gazouillement des oiseaux et le chant des vendangeurs me semblaient être des prières adressées au Créateur Suprême, des cantiques et des invocations qui, accompagnés du bruit du vent et des vagues, me paraissaient être le chant des mondes en l'honneur et à la gloire de leur Créateur...

« Paris était proche, et d'autres affections et d'autres amitiés nous y attendaient, et comme si le ciel voulait prendre part à la joie qui embrasait toute mon âme, il se montra pur et clair, inondant d'une vive lumière tout le vaste paysage qui se présentait à ma vue.

Puis, vint la Seine, et au fur et à mesure que le train avançait, ma joie devenait plus grande, comme aussi augmentait ce bruit de vie et d'animation qui entoure les grandes villes. Un véhément désir d'être déjà au terme du voyage, de me baigner dans ces vagues de la vie dont les rumeurs arrivaient jusqu'à moi, s'empara de tout mon être. J'avais besoin de me trouver au milieu de mes frères spirites.

« Ce moment approchait. Nous avions déjà laissé nos bagages et nous nous dirigions, le cœur palpitant et l'émotion colorant nos visages, vers le lieu où, d'après les journaux spirites, les délégués devaient être reçus par une commission de nos frères de France, de cette Nation qui fut le berceau du grand philosophe, de l'immortel KARDEC.

« Nous arrivâmes; mes yeux se voilèrent et je ressentis une secousse au cœur. Il n'y avait personne.

« Je demeurai froid, glacé... Personne !

« Nous fîmes demi-tour, tout confus, et, la tête basse, je priai l'ami qui nous accompagnait de nous conduire à la Rédaction du « *Progrès Spirite* ».

« Dès les premiers pas, je ressentis la crainte d'éprouver une autre déception. Un nuage de tristesse, de lassitude m'envahit.

« Comme un automate, j'arrivai à la maison vers laquelle nous nous dirigions; nous sonnâmes à l'étage ; on ouvrit : mon ami expliqua qui nous étions, nous fûmes introduits dans le bureau et, aussitôt, la sympathique figure de Laurent de Faget apparut.

« Nous parlâmes beaucoup, comme si nous avions été de vieux amis; nous évoquâmes le souvenir de Vivès, du vicomte de Torrès-Solanot, de Sanz-Benito, Navarro, Murillo et des autres délégués du Congrès précédent.

« Plus tard, il nous présenta à « Sœur Espérance », protectrice du « *Progrès Spirite* », amie d'Allan Kardec et une de ses plus ferventes admiratrices, et, avec elle, nous rappelâmes, avec un enthousiasme toujours croissant, toute la vie du Maître...

« Sœur Espérance ! Laurent de Faget ! en vous donnant aujourd'hui ce témoignage public de mon affection, je le fais pour vous rappeler que je ne vous oublie pas, que, mon affection pour vous, je l'ai inculquée aussi à ma femme et à mes enfants, que l'amitié que je vous ai promise, je me suis efforcé de la faire germer entre les sœurs et frères du « Centre Barcelonais d'Etudes Psychiques, » parmi lesquels votre souvenir se conserve vivant, avec les sentiments de gratitude pour les grandes attentions qu'à toute heure vous nous avez prodiguées.

« A l'évocation de ces souvenirs, chère Sœur Espérance, cher ami Laurent de Faget, des larmes de gratitude et d'affection ont mouillé mes yeux et sont tombées sur les feuillets où j'extériorise ma pensée; ces souvenirs et ces larmes, je vous les dédie, certain que, s'ils n'ont aucune valeur pour quelques-uns, ils seront appréciés par vous à toute la valeur que votre amitié a pour moi.

Je dois aussi rendre un tribut de gratitude à M. Léon Denis pour la courtoisie fraternelle dont il a fait toujours preuve à notre égard, nous faisant même l'amabilité, à nous, délégués espagnols, de nous inviter à un repas familial, pendant lequel nous pûmes constater une fois de plus les enthousiasmes que son noble cœur recèle en faveur du Spiritisme.

. . . .

J. ESTEVA MARATA.

L'AU-DELA ET LES FORCES INCONNUES

(*Extraits*)

Mme Augusta Holmès.

Mme Augusta Holmès est connue de tous comme l'auteur acclamé de l'*Ode Triom-*

(1) Qui était souffrante et gardait la chambre le jour de notre première visite.

phale et de la *Montagne noire*. Ses mélodies comme l'*Hymne à Eros* et les *Griffes d'or* sont chantées dans tous les salons mondains. Je savais qu'elle s'était beaucoup occupée des sciences occultes ; aussi étais-je certain de l'intérêt qu'aurait une causerie avec elle sur l'Au-delà. Mon espoir a été dépassé. Je sors de chez elle étourdi de miracles et, avant de les rapporter, je dois dire pour rassurer ceux qui me liront, que l'illustre musicienne m'a donné sa parole d'honneur qu'aucune imagination ne s'est glissée dans son récit, qu'elle a vu et qu'elle certifie tous ces prodiges.......

« Rien ne me paraît plus intéressant, me dit-elle, que les sujets traités dans votre enquête. L'art lui-même ne me passionne pas davantage. Je me suis toujours occupée d'occultisme parallèlement à mes travaux.

« Je m'étais adonnée autrefois, avec des amis, à l'écriture spirite ; mais c'est seulement depuis trois années que j'ai obtenu des phénomènes si extraordinaires et si concluants, qu'ils me paraissent inexplicables, si on n'admet pas l'intervention, extérieure à nous, d'esprits, larves de la magie ou désincarnés du Spiritisme.

« Sardou m'avait parlé d'« apports ». Il m'affirmait que des objets avaient traversé des murs pour arriver jusqu'à lui. Mais je n'y croyais pas, n'ayant pas vu.

« Voici comment ma conviction s'est faite. Je crois, comme Sardou, parce que j'ai fait et que j'ai vu.

Le spectre d'Ambroise Thomas

« Il y a trois ans, chez des amis, la maîtresse de la maison me dit qu'elle était hantée par le souvenir d'Ambroise Thomas qu'elle avait beaucoup connu de son vivant. Elle me demanda de l'évoquer. Nous nous mîmes ensemble à la table. Ambroise Thomas se manifesta aussitôt. « Je n'étais pas fait, nous dit-il, à notre vif étonnement, pour composer les grands opéras que l'on connaît. Mon genre véritable était le genre gai, léger et frivole. Ainsi mon chef-d'œuvre est le *Perruquier de la Régence* que j'ai écrit vers ma vingt-deuxième année. Seulement je l'ai détruit plus tard pour ne pas nuire à mes succès futurs. » Notre curiosité fut piquée, car chacun d'entre nous ignorait jusqu'au nom de cet opéra resté inconnu. J'eus l'idée de me rendre chez l'éditeur du défunt et je lui demandai s'il existait un *Perruquier de la Régence* par l'auteur de *Mignon*. Les recherches furent faites dans les livres et on trouva qu'en effet un opéra de ce nom avait paru, qu'il était bien d'Ambroise Thomas, mais que celui-ci avait ordonné d'en détruire les planches.

Le fantôme de César Franck corrige une partition.

« Un des commensaux de cette maison amie, M. de G..., qui est extraordinaire médium autant qu'homme du monde accompli — continua Mme Holmès — dans un de ses accès de transe, sentit l'esprit de César Franck le posséder. A ce moment, tout à coup, au pied de ma robe apparut une azalée rose. « C'est votre vieux maître qui vous l'envoie», dit-il. Et pendant quelques minutes je causai avec une entité qui n'était peut-être pas César Franck lui-même, quoiqu'elle prétendît l'être, mais qui me donna une preuve de son extraordinaire savoir musical. Je travaillais alors ma symphonie d'Andromède. « Il y a, me dit le mystérieux visiteur par la bouche du médium, une faute dans la seconde partie, huitième mesure second violon ». Je le fis répéter : « Oui, il y une erreur dans la huitième mesure, second violon ». Est-ce une faute de ma part ou une erreur du copiste ? questionnai-je. « C'est une erreur du copiste », répondit l'Esprit. — Quand je rentrai chez moi, j'allai droit à ma partition et je découvris en effet à l'endroit indiqué une faute du copiste qui m'avait échappé... »

J'écoutais Mme Holmès avec une attention grandissante. Elle sait donner à ce qu'elle raconte une vie et une chaleur que des romanciers lui envieraient. Et j'avais sa parole qu'elle ne me dirait comme un savant, rien que d'exact ! L'atmosphère autour de nous était glorieuse et troublante. Sur la table de travail, devant elle, un volume de Shakespeare, sur les murs les lauriers d'or que ses œuvres lui ont rapportés ; ici un magnifique dessin de Puvis de Chavannes qui lui certifie dans une dédicace son admiration, là les portraits de Wagner, de César Franck comme les dieux lares de la demeure. Pourquoi les grands hommes du passé ne viendraient-ils pas, en effet, s'ils en ont l'occasion, rendre visite à cette femme qui a réuni la beauté et le génie?

Mais je n'étais encore qu'au début des merveilles.

Miracles sur miracles.

« Désormais, reprit Mme Holmès, les phénomènes devaient s'accumuler et s'exalter étrangement.

« Tout d'abord une table à manger de vingt-cinq couverts (les domestiques se mettaient à plusieurs pour la déplacer) fut sou-

levée de ses quatre pieds au niveau de nos épaules. Une rose mouillée de rosée tomba dans mon assiette, créée instantanément (il n'y avait dans la maison que des chrysanthèmes). C'était un « apport ». Comme je demandais qu'une autre fleur fût placée à la boutonnière de M. L., je fus aussitôt obéie, et elle y apparut subitement. Parfois une table très légère devenait, par l'influence des Esprits, si lourde qu'à six nous ne pouvions la soulever, et une autre d'un poids énorme s'enlevait au seul contact de nos doigts, parfois même sans que nous la touchions. La force occulte ayant dit cette fois qu'elle s'appelait le duc de Fronsac, je répondis en badinant : « Eh bien ! je serais charmée de causer avec vous. Asseyez-vous à mes côtés ». Aussitôt une chaise qui se trouvait dans un coin du salon fut projetée contre mon fauteuil. Je résistai à l'évidence. Comme mon verre encore plein était devant moi, je dis : « Buvez donc, mon cher duc ». Et *sous mes yeux le vin s'évanouit, humé par une bouche invisible*. Je constatai que l'ironie déplaisait à cet étrange visiteur, car l'un d'entre nous ayant traité le duc de Fronsac de « fumiste », fut précipité de sa chaise, jeté sur le sol et grièvement meurtri.

« Les prodiges se corsèrent encore. Des dragées vertes se répandirent sous notre main, dans notre serviette. Un piano, dont le couvercle était rabattu, donna une gamme sur un ton grave. Nous obtînmes de l'écriture directe. Un crayon écrivit tout seul sur du papier blanc : « Tu me verras ».

« M. de G..., principal médiateur de ces forces, est souvent l'objet de leurs espiègleries. Un soir entre mes doigts naquit une étoffe, du satin. Quand je regardai, je reconnus une cravate dont le nœud n'avait pas été défait et restait maintenu par l'épingle. M. de G... était en face de moi et sa cravate lui manquait... Un moment après ce fut plus drôle. Des bretelles apparurent entre nos mains sur la table : « Je parie, dis-je, qu'elles nous viennent aussi de M. de G... » Celui-ci défit son gilet et resta stupéfait en voyant que ses bretelles avaient été enlevées. Il se consola difficilement de ces boutades des Esprits, et, malgré son innocence, il fut tourmenté par de vifs remords mondains ».

Les Cadeaux des Esprits

— Avez-vous gardé, demandai-je à Mme Holmès, quelques uns des apports faits par l'invisible.

— Certes, et je vais vous les montrer.

La musicienne se leva puis revint avec le coffret contenant les reliques de l'Au-delà spirite.

Elle en sortit d'abord un duvet blanc et léger, on eût dit quelque oiseau des tropiques.

« — Comme au cours des manifestations, je disais aux esprits : « Je vous aime », reprit Mme Holmès, ma robe fut aussitôt couverte d'une pluie de ces plumes délicates. Elles ne tombaient de nulle part, mais apparaissaient subitement sur plusieurs points à la fois. Il en fut ainsi de tous les apports. Le même soir, sur le guéridon, entre nos doigts, se trouva un papier renfermant la mèche de cheveux châtains un peu grisonnants que vous voyez là. Son origine nous fut aussitôt donnée par la force occulte. Elle nous apprit par coups frappés que c'était le mystique message du chef boer Louis Van Steten, qui venait d'être pris et tué par les Anglais...

« Voici encore une statuette qui se présenta instantanément dans mes mains. Elle est horrible et me paraît thibétaine. Elle me fait croire, avec certaines expériences de possession que les énergies mises en mouvement sont loin d'être toujours bonnes...

(*Le Matin*).

JULES BOIS.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Les Preuves d'identité

Les meilleures preuves d'identité que peut donner un Esprit, c'est de rappeler de petits faits, si banals qu'ils soient, aux personnes qui l'ont connu. C'est l'avis de M. S. Bick, qui a obtenu ainsi une série de preuves d'identité de son grand'père. Ainsi, dans une des séances qu'il a eues avec M. Peters, son grand'père lui demanda s'il se rappelait, étant enfant, d'avoir cueilli les jacinthes; effectivement, le grand'père cultivait avec amour des jacinthes dans son jardin, et M. Bick, enfant, les avaient un jour toutes cueillies et apportées au vieillard, au grand désespoir de celui-ci. D'autres faits se rapportant au jardin furent rappelés à M. Bick. Le grand'père rappela encore à son petit-fils qu'il faillit tomber dans le ruisseau en voulant y chercher une grosse bille qui y avait roulé. Enfin, l'Esprit parla des pommes de terre qu'il cultivait ; il en était très fier ; elles avaient mérité le prix par leur grosseur et leur qualité.

(*Traduit du Light*).

Le Gérant : A. BOYER. Mayenne, Imprimerie CH. COLIN